

Les oeuvres d'art dans les intérieurs domestiques

Pierre-Olivier Ouellet

Number 110, Summer 2012

Nouveau coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67591ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

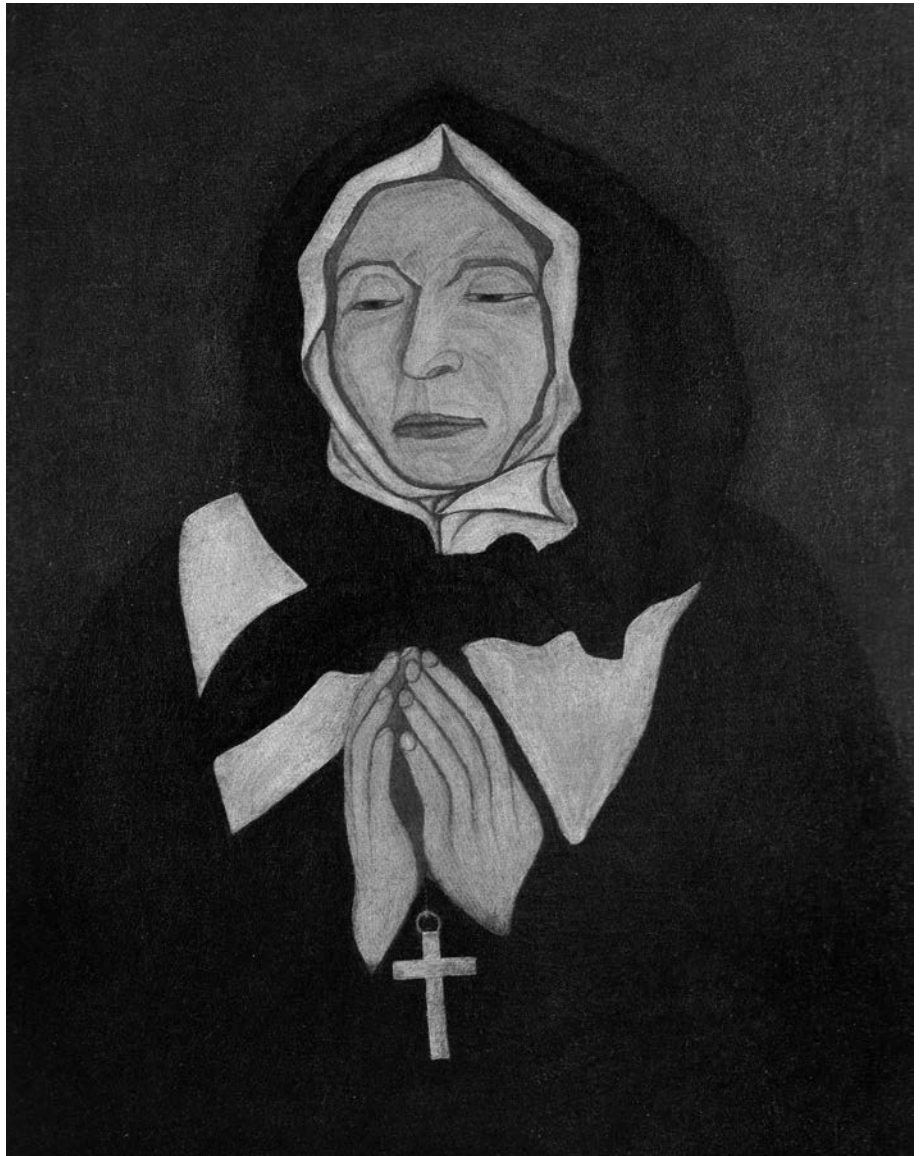
Cite this article

Ouellet, P.-O. (2012). Les oeuvres d'art dans les intérieurs domestiques. *Cap-aux-Diamants*, (110), 9–13.

LES ŒUVRES D'ART DANS LES INTÉRIEURS DOMESTIQUES

par Pierre-Olivier Ouellet

En 1749, au cours de recherches en Amérique du Nord commandées par le célèbre Carl von Linné (1707-1778), le botaniste Pehr Kalm (1716-1770) réside quelques semaines à Québec, principale ville de la colonie française. Pendant son séjour, il décrit la composition des décors chez les particuliers : « divers contrefaits sur les murs, au nombre desquels pas mal de prêtres et de moines; également de nombreuses images ou peintures de saints, ainsi que d'assez nombreuses reproductions de Notre Sauveur en croix ou de la Vierge Marie portant Notre Sauveur dans les bras ». Le Suédois dresse alors un premier portrait des œuvres rencontrées dans les demeures sous le Régime français. Depuis lors, et à la lumière des recherches actuelles, nous savons que les laïcs de la Nouvelle-France possédaient effectivement plusieurs œuvres d'art. De fait, à partir d'informations puisées dans 273 pièces notariées – essentiellement des inventaires après décès de marchands, de fonctionnaires et de militaires domiciliés à Québec et à Montréal, rédigés entre 1642 et 1759 –, 2 180 objets d'art ont été recensés, soit une moyenne globale de 7,99 œuvres par document. Parmi ces peintures, estampes et sculptures, dont le sujet n'est pas toujours précisé par les notaires, on constate que les représentations n'étaient pas seulement religieuses comme le souligne l'énumération de Kalm, mais que se retrouvaient aussi de nombreuses œuvres aux thèmes profanes. À partir de ces constats liminaires qui comportent déjà une part de nuance, explorons maintenant cet univers hétéroclite des objets d'art qui ponctuent les



Icône de l'histoire de l'art au Québec, ce portrait est l'œuvre de Pierre Le Ber peu après le décès du modèle, Marguerite Bourgeoys. Depuis lors, l'œuvre fait partie de la collection des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal.

murs des résidences, offrant en même temps un regard sur les usages de ces objets, voire sur la transformation des sentiments portés aux images.

ŒUVRES RELIGIEUSES

De manière générale, on ne peut imaginer un intérieur domestique de la Nouvelle-France sans un crucifix ou une

imagerie évoquant la religion catholique. Ainsi, il n'est pas étonnant de constater que l'on identifie et dénombre 559 objets d'art religieux dans 273 demeures, soit une moyenne de 2,05 œuvres pieuses par domicile. Ces images de saints, de christes d'ivoire ou d'os, etc., présentent des sujets variés, allant de l'Ancien Testament aux nouvelles figures déjà canonisées par la ferveur populaire. Par exemple, en 1737, Agathe de Saint-Père (1657-1747 ou 1748) possède un portrait « de la feuë Bourgeois », soit Marguerite Bourgeois (1620-1700), fondatrice de la congrégation de Notre-Dame de Montréal, dont les traits avaient été fixés par le peintre Pierre Le Ber (1669-1707), en 1700.

Les thèmes christologiques (la figure du Christ est représentée dans au moins 245 œuvres), mariologiques (la Vierge, dans au moins 104 œuvres) et josphologiques (saint Joseph, dans au moins 37 œuvres) demeurent les plus récurrents dans les résidences. En même temps, différents saints enrichissent la piété et ornent, par leur image, les murs des domiciles. À l'issue de la revue des différentes données recueillies, il appert un éclectisme bien senti chez les particuliers. Observons, par exemple, la réunion des œuvres pieuses dans une pièce de la maison du marchand de Québec, Pierre Normandin (1673-1733) :

« deux tableaux Lun representans Ste Barbe et lautre Ste fleur prisé trois Livres piece... 6" »

deux autres Tableaux representans Lun St Pierre, et lautre St Paul prisé trois livres piece cy... 6" »

Un ditto Representans St François prisé trois livres... 3" »

Un Christ divoir avec son cadre doré Sur panne prisé quatre Livres... 4" »

quatre cadres Lun representans la Ste Vierge, Lautre Ste genevieve, Lautre la Ste famille, et Lautre St Charles Boromé prisés ensemble huit Livres... 8" »

Ainsi, en plus des figures plus habituelles du Christ et de la Vierge, on remarque que les martyrs de l'époque antique et médiévale se répondent, tout comme



Ce faux portrait de Louis de Buade, comte de Frontenac, reposant sur son lit de mort, a été diffusé dès 1882 dans *Histoire des Canadiens-français* de Benjamin Sulte. En réalité, il s'agit du portrait d'un médecin suisse, Jean-Henri Heidegger.

les saints apôtres du Christ, Pierre et Paul. Plus encore, encadrant de part et d'autre une Sainte Famille, nous retrouvons le cardinal de Milan et sainte Geneviève dont le récit de la vie nous ramène aux légendes apocryphes, la piété ne se limitant pas à une époque précise.

La variété des saints met en évidence un portrait riche des dévotions des particuliers, lesquelles ne sont pas toutes liées à de grands courants mystiques. Parfois, la croyance en l'efficacité de l'intercession de tel saint, pour l'obtention de telle grâce, de telle guérison, etc., vient sans doute diriger le choix d'un particulier au moment de se procurer une œuvre. Les images des saints peuvent aussi être mises en relation avec le patronage de certains métiers. Dans le cas du charpentier du roi, Jean Guillot (1650-1745), la possession d'œuvres représentant saint Nicolas et saint Joseph ne semble guère relever du hasard. En effet, l'évêque de Myre est le patron des charpentiers de bateaux; et l'époux de la Vierge, le patron des charpentiers et des menuisiers.

À ces diverses réalités pieuses se superpose encore l'importance accordée par les laïcs de la Nouvelle-France à leur

saint patron, conféré par le baptême. Par exemple, quatre Marie-Madeleine conservent une image de leur sainte patronne. Puis, en ce qui concerne Pierre Guy (1701-1748) et Jeanne Trullier (1702-1770), on recense deux tableaux de grande valeur des saints patrons du couple, accrochés en pendant : « deux tableaux a Cadre dorez dont un representans St pierre Et lautre Ste Jeanne priser Et Estimer a quarante livres piece ». Les œuvres deviennent en quelque sorte l'emblème des propriétaires.

Bref, les œuvres acquises par les particuliers ne sont pas toujours le fruit de nouveaux courants de spiritualité. Différentes pratiques de dévotion peuvent alors diriger le choix d'une iconographie précise de la part du laïc, notamment dans l'objectif d'honorer un saint patron, de solliciter sa protection et son intercession au cours des prières par le biais de l'image.

LES PORTRAITS

La présence d'œuvres profanes demeure généralement un aspect moins connu de notre histoire. Sans doute lié à l'image séculaire d'un idéal catholique, l'art de la Nouvelle-France a souvent été décrit et examiné en fonction des thèmes religieux. Pourtant, ces objets d'art qui représentent tant des Vénus que des paysages, en passant par les portraits, étaient bien suspendus dans les domiciles privés, en particulier au cours du XVIII^e siècle.

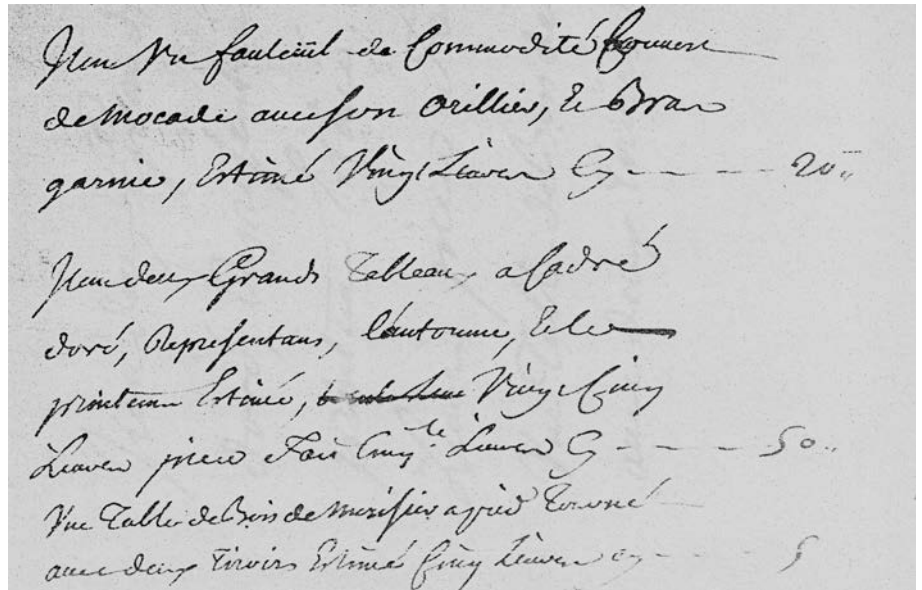
Pour l'ensemble du Régime français, 378 portraits ont été recensés dans les inventaires entre 1669 et 1759, surtout dans les trois dernières décennies. Les différents portraits peuvent être divisés en trois groupes. Tout d'abord, il y a les portraits de la famille royale qui constituent un ensemble de 128 œuvres. Ensuite, nous rassemblons les portraits de famille, qui dépeignent à 111 occasions les propriétaires ou leur famille. Enfin, les portraits représentant la noblesse de cour ou des personnalités influentes forment un groupe de 82 portraits. Notons aussi que 57 por-

traits n'offrent aucune précision permettant leur catégorisation.

De 1720 à la fin du Régime français, il y a environ un portrait du roi pour quatre ou cinq inventaires. Parmi ces œuvres, notons un grand et luxueux « tableau représentant Louis quinze a cheval avec son cadre doré », appartenant au conseiller du roi Jacques de Lafontaine de Belcour (1704-1765), et qui est estimé à la coquette somme de 60 livres. Objet respectable, dont la valeur symbolique est issue du sujet représenté, le portrait du roi sert alors d'exutoire aux démonstrations de loyalisme et démontre avec force l'attachement à la mère patrie.

Les portraits de la cour pointent bien l'intérêt des Canadiens pour l'aristocratie. Ainsi, le secrétaire d'État de la marine et à la Maison du roi, Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas (1701-1781), est représenté deux fois dans les intérieurs domestiques de la colonie jusqu'à sa disgrâce survenue en avril 1749. Par ailleurs, notons que Jacques-Charles Renaud Dubuisson (1666-1739) peut accrocher, à l'un des murs de sa demeure, un tableau de « feu Monsieur de frontenac Gouverneur Général », soit Louis de Buade (1622-1698), comte de Frontenac et de Palluau. Avait-il obtenu ce portrait par le biais de sa seconde épouse, Louise Bizard (1679-1760), fille du protégé de Frontenac, Jacques Bizard (1642-1692)? Nous ne pourrions le confirmer. Il demeure néanmoins qu'un véritable portrait de Fontenac aurait existé avant la fabrication des nombreux portraits historiques du XIX^e et XX^e siècles.

Les portraits de famille ont été recensés dans les foyers canadiens entre 1693 et 1758. Leur nombre est toutefois relativement restreint jusqu'en 1729. Peut-être devons-nous à l'influence des théologiens, comme Pierre Nicole (1625-1695), l'apparition tardive de portraits de famille dans les intérieurs domestiques? En effet, au XVII^e siècle, le portrait des particuliers est souvent marqué par une condamnation morale : la vanité. Autrement dit, le portraituré n'est pas seule-



En 1740, le notaire Nicolas Boisseau recense les biens du secrétaire du roi et greffier en chef au Conseil supérieur, François Daine. Dans une salle de la maison, sise rue de Buade, on retrouve deux allégories des saisons estimées à 50 livres. (BANQ, Centre d'archives de Québec, greffe de Nicolas Boisseau, inventaire des biens de François Daine, 18 juillet 1740).

ment exposé sur le mur, mais s'expose également au péché.

Par ailleurs, d'autres relations au portrait de famille viennent aussi marquer les esprits catholiques d'Ancien Régime. Par sa valeur d'exemple vertueux, le portrait de famille peut aussi être digne d'honneur par égard à celui qu'il représente, constituer un modèle ou encore exciter la reconnaissance des descendants. Le portrait éveille ainsi la conscience et active la mémoire des ancêtres. À cet égard, une utilisation, qui aurait pu être affective, mémorielle et/ou morale du portrait de famille peut être déduite du fait que l'écuyer Charles-Paul Denys de Saint-Simon (1688-1748) ait décidé, dans les derniers jours de sa vie passés à l'Hôpital Général de Québec, de mourir entouré de sa famille... peinte. Ainsi, lors de l'inventaire après décès, la veuve Marie-Joseph Prat (1696-1756) déclare « qu'il y a plusieurs Tableaux de famille appartenants a la Succession dud. feu Sieur de Saint Simon qui sont restés à l'hopital général Et quelle n'a pas Encore retiré ». L'état actuel des connaissances ne nous permet pas de savoir quels membres de la famille figuraient sur ces tableaux. Il demeure néanmoins exceptionnel de

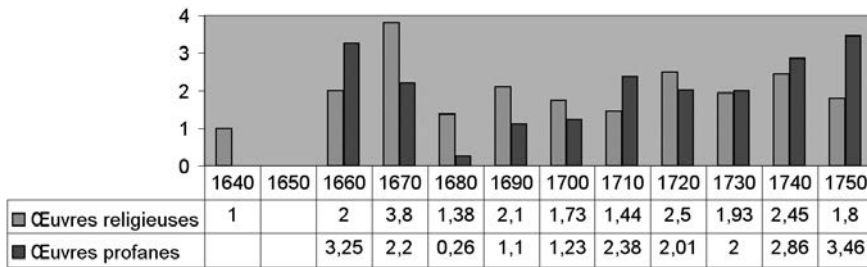
retrouver un cas qui rappelle aussi bien la présence symbolique des portraiturés, une présence sans doute réconfortante au moment des fins dernières.

HISTOIRE PROFANE

Dans les intérieurs domestiques, on dénombre 98 œuvres se rapportant à l'histoire profane, dont 27 allégories, 7 œuvres mythologiques, 17 scènes de l'histoire antique militaire et une scène de *Combat naval* retrouvée en 1758 parmi les biens du conseiller du roi et marchand Henry Hiché (1672-1758). De plus, nous comptons deux copies de l'important recueil d'estampes intitulé *La galerie du palais du Luxembourg*, édité à Paris chez Gaspard Duchange, en 1710, et présentant des gravures du cycle composé vers 1630 par Pierre-Paul Rubens (1577-1640).

Pour l'ensemble de l'échantillon, il y a en moyenne 0,36 œuvre d'histoire profane pour un inventaire. Mais, en réalité, on constate que toutes ces représentations ont été répertoriées dans les quatre dernières décennies du Régime français, en particulier dans les années 1740 et 1750. De fait, dans les dix années qui précèdent la Conquête, il y a une œuvre

Tableau 1
Répartition du nombre moyen d'œuvres d'art en Nouvelle-France
selon les sujets religieux et profanes, entre 1642 et 1759



Répartition du nombre moyen d'œuvres d'art en Nouvelle-France selon les sujets religieux et profanes, entre 1642 et 1759.

d'histoire profane pour un inventaire. Plus encore, comme elles constituent souvent des séries, ces œuvres sont la propriété d'une poignée de particuliers, comme Claude-Michel Bégon de la Cour (1683-1748) et François Daine (1695-1765). Ce dernier possède ainsi « deux Grands Tableaux a Cadre doré, Representans, l'automne, Et le printemps Estimé, Vingt Cinq Livres piece fait Cinqte Livres », puis « Six petits Tableaux flamans, Representan les Differentes saisons, a Cadre doré, Estimé trois Livres piece fait La somme de dix huit Livres ».

Les représentations mythologiques sont rares dans les intérieurs domestiques, alors que seulement sept œuvres y sont consacrées. Celles-ci ont été retrouvées dans cinq inventaires datés entre 1726 et 1757. Tout d'abord, au décès du gouverneur Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil (1643-1725), « Un tableau à cadre doré représentant un Dieu Phone [faune] prisé et estimé trente livres » est accroché à l'un des murs d'un petit cabinet du château Saint-Louis, à Québec. François-Étienne Cugnet possède, pour sa part, trois tableaux mythologiques en 1742, lesquels ont pour sujet le dieu Neptune et des « jeux de Déesse ».

LE GOÛT POUR LES GENRES MINEURS

À partir du deuxième quart du XVIII^e siècle se superposent différentes compréhensions

des œuvres à mettre en relation avec le décor, le goût et le changement des mentalités en France et, par extension, en Nouvelle-France. C'est ce que l'historien de l'art Krzysztof Pomian nomme le « tournant de 1720 » : « les collectionneurs se tournent vers la peinture flamande et hollandaise, en délaissant la peinture italienne, et accordent leur préférence aux scènes du [sic] genre et aux paysages, au détriment des tableaux d'histoire ». Révélateur d'une nouvelle sensibilité, les genres mineurs prennent une place plus importante dans les collections, au détriment des

figures exemplaires de l'Antiquité et de la peinture religieuse. Ainsi, entre 1706 et 1759, 24 œuvres retracées dans des inventaires peuvent être identifiées comme des scènes de genre, dont plus de la moitié apparaissent dans des inventaires rédigés entre 1750 et 1759. En 1757, un petit tableau représentant « une paysanne » fait notamment partie des biens du marchand bourgeois Charles-Dominique Douaire (1702-1754). Ensuite, « un grand tableau a cadre de bois representants un paÿsan prisé Et estimé a trois Livres » est recensé en 1757 dans la demeure de Louise Tessier (1692-1757?). En ce qui concerne les natures mortes, mis à part quelques brèves apparitions dans des actes notariés rédigés en 1670 et 1704, elles deviennent en réalité beaucoup plus fréquentes à partir des années 1730. En tout, 57 œuvres sont répertoriées, dont 43 entre 1730 et 1759. Notons d'ailleurs que dans les années 1740, il y a en moyenne une nature morte pour deux inventaires. Enfin, il demeure exceptionnel de constater combien les paysages occupent une place importante dans l'espace domestique en Nouvelle-France. Pas moins de 104 paysages ont été rencontrés dans les inventaires consultés. Ainsi, dès le 30 juillet 1669,



La galerie du palais du Luxembourg. Paris, Gaspard Duchange, 1710. Évoquant l'histoire de Marie de Médicis (1575-1642) et présentant 25 planches du cycle composé vers 1630 par Pierre-Paul Rubens (1577-1640), ce recueil d'estampes a été retrouvé parmi les biens des conseillers du roi François Foucault (1690-1766) et Joseph-Étienne Nouchet (1724-1758). (<http://museums.fivecolleges.edu/detail.php?museum=&t=objects&type=exact&f=&s=natier&record=14>)

l'inventaire des biens du chirurgien Jean Madry (1625-1669) révèle la présence de « neuf tableaux représentant des paysages bordés de bois doré En velin ». Dans les années suivantes et jusqu'en 1749, il y a bien une présence relativement constante de paysages dans les intérieurs domestiques. Mais, ce n'est finalement que dans les années 1750 qu'un goût plus prononcé pour le genre peut être entrevu, alors que la moitié des œuvres (52) sont dénombrées, soit en moyenne quatre paysages pour cinq inventaires.

En somme, quelques années après le tournant du siècle en Nouvelle-France s'amorce une augmentation stable et marquée des paysages, des natures mortes et des scènes de genre dans les intérieurs domestiques. De fait, on constate qu'il y a presque toujours plus d'œuvres religieuses que d'œuvres profanes dans les domiciles privés avant 1710. La situation tend ensuite à changer. Les œuvres

profanes sont même près de deux fois plus nombreuses que les œuvres religieuses dans les années 1750. Combinées avec un ameublement de plus en plus riche et confortable, les œuvres d'art témoignent peu à peu d'une transformation des goûts, voire d'un changement de mentalité, d'où émergent les idées de luxe et d'art de vivre. ■

Pierre-Olivier Ouellet est historien de l'art et chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal, à l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'Université Laval et à l'Université de Montréal.

Pour en savoir plus :

Yvon Desloges. *Une ville de locataires – Québec au XVIII^e siècle*. Ottawa, Lieux historiques nationaux, Service des parcs, Environnement Canada, 1991, 313 p. (Coll. « Études en archéologie, architecture et histoire »).

Denis Martin. *L'estampe importée en Nouvelle-France*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval, Département d'histoire, 1990, 873 p., 2 vol.

Pierre-Olivier Ouellet, « Nature des œuvres d'art dans les intérieurs domestiques en Nouvelle-France : étude statistique et quantitative », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, n° 3, 2011, p. 100-113.

Pierre-Olivier Ouellet, « La constitution du marché de l'art et le goût au XVIII^e siècle en Nouvelle-France », dans Nathalie Miglioli et Pierre-Olivier Ouellet (dir.), *Mélanges sur l'art au Québec historique (XVII^e-XIX^e siècles)*, Montréal, CRILCQ, 2009, p. 117-144, (Coll. « Interlignes »), www.crilcq.org/publications/melanges.pdf.

Antoine Roy. *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français – Essai de contribution à l'histoire de la civilisation canadienne*. Paris, Jouve, 1930, 292 p.

Luce Vermette, « Le décor mural dans les intérieurs montréalais entre 1740 et 1760 », dans René Bouchard (dir.), *La vie quotidienne au Québec – Histoire, métiers, techniques et traditions – Mélanges à la mémoire de Robert-Lionel Séguin*. Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1983, p. 233-245.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Les Fêtes de la Nouvelle-France à Québec

BAnQ à la Maison Fornel du 2 au 5 août 2012

En costumes d'époque, l'équipe de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) se fera un plaisir de vous faire naviguer parmi les centaines de milliers de pages d'archives du Régime français disponibles sur le portail Web de BAnQ. Ces pages font partie d'une collection sur ce sujet considérée comme la plus importante au monde à l'extérieur de la France.

C'est donc un rendez-vous à la Maison Fornel, siège de l'Association Québec-France, située au 25, rue Saint-Pierre, en plein cœur de l'action !

Photo : Rémy Lussard



banq.qc.ca •  

Bibliothèque et Archives nationales

Québec    